

Qu'est-ce que la géographie culturelle ?

Le développement de l'approche culturelle se poursuit dans les pays anglo-saxons, mais son cours est moins tumultueux qu'au cours des décennies précédentes. L'idée selon laquelle la perspective sociale et la perspective culturelle ne s'opposent pas, mais sont nécessairement liées et complémentaires, calme les esprits.

Depuis les années 1960, l'évolution est foisonnante : géographie sauérienne ; explosion des curiosités humanistes des années 1970 ; essais de reprise en mains par la géographie radicale ; naissance de perspectives nouvelles dans les années 1980 : le structurationnisme qui fait long feu, puis les perspectives critiques et leur cortège de « post », qui entraînent une mutation épistémologique fondamentale ; prise en compte de cette rupture à travers l'idée d'un tournant culturel de la discipline, mais conscience aussi des difficultés qui peuvent en résulter : d'où la volonté de rester accroché au social.

Un tel schéma est simplificateur. La géographie humaniste n'a pas disparu des agendas de recherche : la publication d'un ouvrage en l'honneur de Yi-Fu Tuan le rappelle. Ce courant était porteur d'une sensibilité nouvelle à la corporéité et à la texture de l'expérience : elle continue à vivifier la recherche anglo-américaine. Les courants radicaux poursuivent leur course, même s'ils font un peu figure de mouvements d'anciens combattants : dans des registres différents, ils inspirent toujours les travaux de David Harvey ou d'Edward Soja.

La part faite aux recherches sur les minorités nous paraît démesurée : c'est que la place qu'elles jouent dans les sociétés anglophones, et les rapports qu'elles y nourrissent avec la majorité, ne sont pas les mêmes qu'en France. Cela explique l'écho que le multiculturalisme y trouve. Tous ces groupes sont en quête de reconnaissance, ce qui explique beaucoup des conflits des sociétés contemporaines.

Les collègues du monde anglophone ont découvert la planète du genre : les premières formes de la théorie de la patriarchie paraissent aujourd'hui naïves ; les excès du militantisme féministe ont gâté certains travaux. L'essentiel demeure : la géographie s'enrichit à être analysée à travers le regard que les femmes portent sur le monde.

L'ampleur des recherches consacrées au postcolonialisme étonne. Elle s'explique par la prégnance de l'idée impériale dans l'Angleterre victorienne, et par le regard porté sur les autres qui la justifiait. Les recherches n'ont jamais été aussi nombreuses. Mais mouvement ne contribue-t-il pas, malgré lui, à perpétuer le regard eurocentrique de l'impérialisme ?

Les transformations contemporaines de la société sous l'effet d'internet passionnent beaucoup de collègues anglo-saxons, qui s'interrogent sur les formes de sociabilité qu'elles appellent. On connaît la popularité des cyborgs, lancés par Donna Haraway. Paul Adams vient de revisiter le thème dans une perspective humaniste.

Tous les chapitres de la géographie humaine sont touchés par les remises en question contemporaine : il n'est plus question d'aborder l'économie sans parler des dimensions socio-culturelles de la demande ou des entreprises. Les spécialistes de géographie politique découvrent les problèmes de gouvernance : les gouvernements agissent sur une société civile qui accepte plus ou moins bien de se laisser diriger ; elle est d'autant moins rétive qu'elle a le sentiment que les valeurs qui lui sont chères sont respectées.

L'approche régionale subit une mutation profonde : c'est sur les lieux que l'attention se porte surtout. Dans ce domaine, les géographes anglophones ont peut-être été moins loin que leurs collègues francophones car ils n'ont pas exploré des concepts voisins, celui de territoire par

exemple : rien n'égale l'analyse que Joël Bonnemaïson propose de cette notion, et de la manière dont les groupes s'approprient et structurent symboliquement l'espace.

Le paysage était au cœur des publications de Sauer. Il tient une place éminente dans les travaux actuels, mais ce qu'on y recherche est différent. Il est conçu comme une scène, où les groupes se donnent à voir (d'où le foisonnement de monographies sur les expositions, les fêtes, les cérémonies), et comme une arène où ils s'affrontent. La piste humaniste, enrichie, demeure importante.

Les dynamiques du monde actuel sont surtout appréhendées à l'échelle du local. Elles le sont aussi à travers les nouveaux développements que connaît la géographie urbaine. Les formes de sociabilité se diversifient sous l'impact de la mobilité accrue et des télécommunications.

L'accent mis sur les réalités de petite dimension nuit sans doute à l'appréhension directe de la globalisation, mais celle-ci n'est évidemment pas absente. Goody — mais il n'est pas géographe — montre comment le progrès des communications conduit, depuis l'Antiquité, au rapprochement des cultures.

La multiplication des sectes, la montée des fondamentalismes et la naissance de nouvelles idéologies rappellent que le religieux change de forme, mais qu'il est tout aussi présent dans notre monde que par le passé. Le bilan des travaux consacrés à ce champ est un peu décevant : les perspectives critiques empêchent d'accorder aux au-delà qui orientent l'action humaine la place qui devrait leur revenir.

Pour l'observateur français, certaines pistes demeurent relativement négligées : c'est le cas des formes vernaculaires de la culture, malgré les travaux pionniers de John B. Jackson. L'influence des modes de communication sur les formes prises par la culture est plus systématiquement analysé par des anthropologues que par les géographes.

Des réserves peuvent être faites sur les fondements de l'approche culturelle. Lorsque les perspectives critiques sont conduites à leurs conclusions extrêmes, comme chez John Paul Jones III, la géographie finit par ne plus s'intéresser qu'aux jeux de la représentation : elle coupe tout lien avec le réel. L'analyse régionale se trouve de la sorte évacuée :

Les fragmentations et les flux simultanés de capital et de culture ont tellement miné les définitions autrefois sûres de l'espace qu'à parler avec certitude d'un groupement quelconque (qu'il s'agisse d'une communauté, d'une région ou d'une nation), on risque de se faire traiter de romantique.

La pratique de la géographie postcoloniale soulève également un problème : l'application des techniques de la déconstruction aux géographies élaborées avant 1980 délivre-t-elle à jamais les géographes de la tentation impérialiste ? La leçon à tirer de ces analyses n'est-elle pas surtout de prudence ? Tout savoir peut asseoir une domination ! Jamais les géographes anglo-saxons n'ont manifesté une telle indifférence pour tout ce qui n'est pas anglophone. N'y a-t-il pas là une contradiction ?

Paul Claval, « La géographie culturelle dans les pays anglophones », *Annales de géographie*, 2008/2 (n° 660-661)